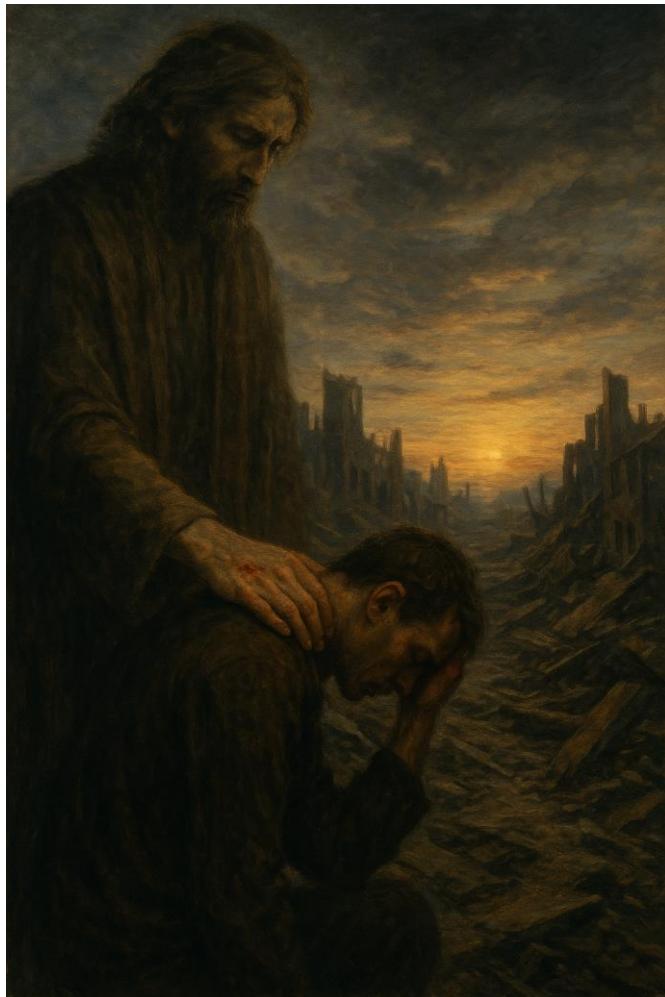


Denis CLARINVAL

LA MAIN DE DIEU



PREFACE

« Et combien de Dieux nouveaux sont encore possibles !... Chez moi-même, en qui l'instinct religieux, c'est-à-dire créateur de Dieu, s'anime parfois d'une façon intempestive, combien différemment s'est chaque fois révélé le divin ! - Il y a tant de choses étranges qui ont déjà passé devant moi, dans ces moments hors des temps qui tombent dans la vie comme de la lune, où l'on ne sait absolument plus combien on est déjà vieux et combien on pourra encore être jeune... Je ne mets pas en doute qu'il y ait beaucoup d'espèces de dieux... Et il n'en manque pas que l'on ne saurait imaginer sans un certain alcyonnisme et une certaine frivolité... Les pieds légers appartiennent peut-être eux-mêmes à l'idée de " Dieu "... Est-il nécessaire d'expliquer qu'un Dieu sait se tenir avec prédilection par-delà toute bonhomie et tout ce qui est conforme à la raison ? par-delà, aussi, soit dit entre nous, du bien et du mal ? Il a la vue libre - pour parler avec Goethe. - Et pour invoquer l'autorité de Zarathoustra que l'on ne saurait estimer assez haut dans ce cas: Zarathoustra va jusqu'à affirmer de lui-même : " Je ne saurais croire qu'en un dieu qui s'entendrait aussi à danser... "

Encore une fois : combien de dieux nouveaux sont encore possibles ! Zarathoustra, il est vrai, n'est qu'un vieil athée qui ne croit ni aux dieux anciens, ni aux dieux nouveaux. Zarathoustra dit qu'il fera..., mais Zarathoustra ne fera pas... Il suffit de le bien comprendre. »

(Nietzsche, « La volonté de puissance », au livre IV)

Ecrire sur dieu, j'y songeais depuis longtemps mais comment m'y prendre ? Un sermon peut-être, un long discours à la manière du prêtre dans le « Clara » de Schelling. Non ! C'est trop risqué pour un poète : Rilke a suspendu mon geste. Ce qui est risqué dans la poésie, c'est bien plus que la vie, c'est un souffle : un souffle ? Celui de l'Esprit, cet infini qui traverse le fini et l'ouvre à son devenir, c'est ce qui excède la vie de l'intérieur pour qu'elle devienne Vie. Ecrire sur dieu comme un credo, c'est l'apprivoiser, en faire un chien savant, courir le risque que la parole s'effondre dans le tombeau des dogmes : dieu meurt quand on en parle trop !

Pauvreté du langage quand il cherche à nommer l'invisible du visible : le regard masque la vue, aussi doit-on fermer nos yeux pour voir la vérité du monde : la vue n'est tragiquement lucide

que quand elle vient de l'intérieur. La foi est la prison des dieux, leur figement dans la pierre quand ils ne deviennent plus, qu'accomplis on peut les contempler comme des œuvres achevées mais, on l'oublie trop souvent, ce qui s'achève n'est pas une fin, juste un instant que l'on regarde d'un œil satisfait et qu'on laisse derrière soi.

Et pourtant ce dieu, une étoile suspendue au ciel de toutes nos espérances, n'est rien qui nous rassure. C'est un dieu de la terreur, éblouissement qu'aucun regard ne peut soutenir sans s'y brûler et dans cette lumière trop vive, tout soudain s'embrase pour retomber en cendres. Dieu meurt dans ces regards contemplatifs et bienheureux qui scellent le cours du temps et brisent le devenir.

Dieu est tragique, comme le sont les hommes, la nature, le monde. Dieu est tragique car il est impossible, inachevable, indéfinissable. Dieu est une main blessée qui se dépose sur nos épaules quand la nuit du monde n'en retient que les ruines, une main et rien de plus posée dans le silence d'une traversée commune. Est-il un bas dont il serait le haut, une terre dont le ciel serait destin ? Non ! Il y a la nuit ineffaçable que fissure, sans l'abolir, une lueur faible, fragile, aussi pâle que la lune, une clarté préserve la nuit obscure mais nous permet de l'habiter.

Il n'est pas de sens à nos pas sur ces chemins nocturnes car l'horizon jamais ne s'atteint que l'on briserait comme un rideau tendu sur notre destinée ; non, dieu ne nous attend pas dans l'au-delà du monde, la terre est sa demeure, au plus proche des pas que nous osons sur ces sentiers qui ne conduisent nulle part. Sur les bords du chemin pierreux et parsemé d'épines, nous goutons à la vue rassurante de quelques fleurs qui sont autant de perles déposées dans les talus de nos voies sans issue. Ces instants qui nous ravissent ne sont pas des promesses et pourtant ils sont des fragments d'éternités figés dans la mémoire du monde.

Alors sur les sentiers de ruines l'homme se tient debout, relevé de ses blessures par la main d'un dieu invisible et il reprend sa route dans la joie de sa propre tragédie.

« Zarathoustra ne fera pas, il suffit de le bien comprendre » : mais comment le bien comprendre ? Il faut être athée des dieux, anciens et nouveaux, figés dans le dogme, pour habiter le dieu qui danse, le dieu qui devient joyeusement dans son propre tragique. L'athéisme est la fidélité ultime à un Dieu qui ne cesse de devenir. Non, Zarathoustra, pas plus que Nietzsche, ne refuse dieu mais leur dieu n'est pas celui auquel on croit, c'est celui dont on

habite le devenir qui est indissociable du nôtre, même s'ils sont tragiques l'un comme l'autre. Zarathoustra nous invite à habiter joyeusement le tragique ; dire dieu n'est pas la foi qui consume le divin, dire dieu n'est pas sauver l'homme et le monde, dire simplement dieu, c'est refuser de nommer ce qui ne peut l'être car toujours il devient, dire dieu c'est demeurer fidèle à une présence qui refuse d'être enchaînée.

LE VISIBLE INVISIBLE

PROLOGUE

Nous croyons que le monde se donne au regard, que la lumière révèle tout et qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir. Mais la lumière n'est pas la vérité : elle peut aussi éblouir, masquer, étouffer le réel sous un excès d'évidence. Le regard humain, trop prompt à saisir, fabrique du monde une image docile, ordonnée, où chaque chose s'inscrit à sa place selon l'habitude, la peur ou le besoin.

Alors quelque chose se perd. Ce qui demeure vivant, ce qui cherche à advenir, se cache dans les interstices de la perception. Les choses les plus essentielles ne se livrent pas à celui qui regarde sans voir. Le visible est un voile. Il protège le mystère du monde contre la violence de ce que nous croyons comprendre.

Pour voir vraiment, il faut renoncer au regard qui contrôle et apprendre le regard intérieur, celui qui naît dans le silence du cœur, au seuil du doute, dans l'espace fragile du non-savoir. Car la vérité n'est jamais sur la surface des choses. Elle se tient dans la faille, là où le monde manque un peu à lui-même.

Le visible invisible, c'est cette profondeur qui se dérobe aux yeux et se révèle à l'esprit quand l'œil se ferme enfin. Fermer les yeux n'est pas refuser le monde : c'est cesser de le réduire à l'image qu'il nous offre. La nuit n'est pas le contraire de la lumière, elle est sa vérité lente, où les êtres réapprennent à exister sans bruit.

Le visible invisible : la lumière qui se fait humble, le sens qui se cache dans l'ombre, la présence qui se montre en se retirant.

C'est là que Dieu commence. Dans cet espace où le monde demande une autre fidélité, où le regard cesse de posséder pour devenir accueil, où le réel s'approfondit parce qu'on ne tente plus de le tenir. Voir, enfin, c'est laisser le monde être plus que ce que nous voyons.

LE VISIBLE INVISIBLE

Le monde étale sa peau brillante, éblouissement,
Pour en masquer la vue et taire son âme profonde
Les yeux se gavent des surfaces éclatantes, regards
Aveugles recouvrant la blessure silencieuse des choses
L'apparence est un royaume, dévorant toute profondeur
Sans jamais se nourrir de la matière du monde, racines,
La lumière devient trop vive, efface les contours de la vie Qu'elle prétendait montrer, l'être
se perd dans nos regards,
Les couleurs se jettent sur nos pupilles comme des gardiennes Jalouses de l'invisible que
dissout le visible, miroir de la pensée,
Et nous avançons, aveuglés dans le trop-plein de cette clarté Qui nous dévore, efface en
nous toute transparence, linceul,
Le jour brûle les portes secrètes et les fenêtre de l'Esprit Murmurant son retour sous
l'apparence du voile qui le retire,
Le regard saisissant étouffe ce qu'il demande à voir, vérité,
Le visible, trop assuré, étend son empire sur toutes nos Certitudes, mortes, désemparées du
réel qui nous invite et
L'œil ne perçoit plus, éteint sous ses paupières, que la réalité
Se tient derrière elle-même, interdite et frémissante, appel !

Ferme les yeux, ami, et laisse ton regard tomber, comme
Un fruit trop mûr, car la vue ne se déploie qu'à l'abri
Du monde lorsque la nuit éteint les mirages ; les illusions,
Naît alors une lumière trouée de signes, une lueur qui se Montre à peine, fragile et
tremblante, à la merci des vents,
Une clarté vacillante qui s'avance, résonance de l'écho depuis Le fond d'un gouffre sans
nom, l'abîme où le jour devient nuit,
La présence se défait alors du décor qui prétendait la contenir
Et l'âme devient recueil obscur où se révèle le sens fugitif des Êtres qui tissent le devenir du
monde, tragique, insurmontable,
Ce que l'œil trop ouvert jugeait solide se dissout en une pluie De cendres fines et de cette
poussière e naît une forme Intérieure plus vraie que la forme imprimée des mots de nos
Regards, voir n'est possible qu'au bord de l'effondrement d'un Sol que l'on croyait saisir,
maîtriser de nos dires ravageurs,
C'est dans la chute du visible que se donne son invisibilité.

Je sais un chemin qui ne s'inscrit sur aucune carte offerte
Aux voyageurs, un sentier sans pierres ni traces, une
Voie respirée par les nuages du dedans, le pas s'y invente
Et chaque battement de cœur devient une boussole
Tremblante, l'esprit y marche sans pieds, car le sol lui-même
Se retire quand on avance dans cette errance sans

Terrain, le monde se dépose comme une confidence,
La nuit s'y fait guide, douce, vers un horizon caché
Sous le jour éclatant, Les arbres intérieurs dressent
Leurs branches contre une voûte que nul ne voit, et un vent Sans air porte les feuilles dont
seul l'envers scintille. Là
L'espace n'est plus dehors mais jaillissement du dedans
Vers le dehors, un ciel renversé où le regard prend racine
Et s'ouvre comme une fleur noire...

Les visages autour de nous sont des masques taillés
Dans le silence du temps, chacun porte une lumière
Absente et une ombre trop lourde pour un seul corps,
Les rires dissimulent des gouffres où le désespoir couve, Lentement, comme une braise qui
s'éteint sous la cendre,
Les mains qui saluent s'agrippent parfois à l'invisible pour
Ne pas tomber et l'amour qui cherche un regard ne sait pas Qu'il se cogne à des paupières
fermées, un regard mort,
Nous connaissons les contours flous de vies qu'on imagine Solides, aussi fermes que le roc
qui ne donne aucun arbre,
Chaque être croisé n'est qu'un éclat d'infini suspendu par
Un fil sur le bord du néant, mais l'œil qui est mondain se Contente de cette fiction
rassurante et plate ; et lorsque les Paupières tombent enfin le cœur reconnaît celui qui bat
Dans le corps de la nuit, et l'homme devient visible à l'instant Même où il disparaît du champ
de la vue regardante et trompeuse.

Au plus vaste du jour se tient la faille où la lumière
Se brise et puis se tait, c'est là que naissent les voix que le Vacarme du monde écrase de son
rocher tissé d'affaires,
Les murs de nos croyances se lézardent et laissent filtrer
Une clarté autrement pure, une clarté qui ne montre pas
Mais qui touche comme une respiration d'un vent qui tout
Caresse, les choses deviennent des présences inquiètes qui Réclament une écoute, le monde
appelle depuis sa blessure, Dans l'oubli de son éclat trompeur, ce que l'on voit dans le
Regard n'est jamais ce qui nous sauve mais ce qui nous distrait,
Car le salut n'est pas de comprendre mais simplement d'être Habité. Le vrai soleil se lève
lorsque l'image s'écroule sur elle-Même et la vue devient prière lorsque l'œil consent à son
Propre effacement.

Quand l'ombre devient plus claire se met à parler depuis
La peau des choses qui se déchire enfin sous le tranchant des
Mots, elle s'avance avec lenteur dans le royaume distrait
De nos vieilles certitudes, dans le confort du contentement,
Et quand ce qui paraissait évident se défait comme un tissu Rongé par le doute, le regard se
retourne vers sa propre nuit

Et il découvre une source inquiète ; ce n'est pas l'œil qui voit Mais la blessure ouverte au
cœur de nos poitrines, fissures
Où le monde entre enfin, hors des fenêtres trop vigilantes
Du visage. Chaque respiration devient un échange d'âmes
Dans la parole entre les êtres, polyphonie de failles, un fragile Consentement à laisser
l'invisible tracer sa voie dans les Ténèbres, la lumière intérieure ne jaillit que quand elle se
sait Menacée d'extinction, et voir c'est alors survivre à ce qui S'effondre dans notre regard

Il y a tant d'objets qui portent le secret du monde sans jamais En parler, une pierre
abandonnée dans la poussière connaît la Vérité du ciel, un arbre penché sur l'eau reflète un
infini que la Surface ignore, la fleur qui s'ouvre sans témoin offre son Parfum à l'absence
même, et la nuit qui s'installe dans les Fenêtres garde pour elle la dernière parole. Nous
croyons Déchiffrer les énigmes du réel mais nous oublions trop souvent Qu'il nous lit d'abord
et qu'il nous démunit, nous sommes les Signes discrets que le monde écrit pour se souvenir
de lui-Même, et nos corps ne sont que ses phrases inachevées, Tremblantes et furtives, car
la beauté n'est jamais montrée,
Elle se laisse deviner en se retirant, le visible n'est que la Cicatrice de l'invisible qui persiste à
naître en chaque instant.

Au seuil de l'endormissement une porte invisible s'entrouvre, Doucement, la pensée y glisse
comme un animal secret qui Cherche un abri de silence, les images se dissolvent et
Deviennent des forces anonymes et pures, le réel se désagrège En un souffle où tout ce qui

fut trouve enfin sa racine,

Nous retrouvons alors la pulpe fragile du monde

Sous son écorce dure ; ainsi l'œil s'éteint comme un soleil

Usé qui rend la nuit à sa splendeur, et le dedans s'élargit

Jusqu'à contenir tous les visages, ceux des vivants et ceux des Morts, nous ne sommes plus

des regards en quête d'objets Mais des foyers de sens, la vue devient mémoire d'un avenir

Qui ne demande qu'à se montrer, et l'invisible triomphe

Dans le repos du jour égaré

Il n'y a de vision que dans l'absence, là où le cœur parle à voix Basse, chaque pas vers la

clarté doit passer par l'ombre qui Retient la vérité, le monde ne veut pas être vu, il veut être

Accueilli et entendu, et la connaissance véritable n'exige Aucune preuve, seulement un

abandon. Nous avons cru trop Longtemps qu'ouvrir les yeux suffisait à conquérir le réel

Mais les yeux sont des portes si fragiles qu'un souffle peut les Pervertir, aussi il faut

consentir à tomber hors de la vue pour Enfin voir là où la cécité révèle plus de couleurs que

tout l'arc-En-ciel diurne, la faiblesse devient puissance quand enfin elle Découvre l'infini

dans la faille, et l'invisible se donne alors à Celui qui accepte de ne rien posséder

Ami, ferme les yeux, le monde est plus vaste que ton regard Inquiet, les étoiles parlent

mieux dans la nuit que sous l'éclat Trop fort du jour, il est temps de laisser la lumière se

retirer Pour mieux resurgir ; le visible étouffe ce qu'il prétend révéler Dans son étreinte sans

souffle. Laisse l'inconnu prendre place Au centre du visage qui veut savoir, respire l'obscur

qui palpite Derrière chaque objet trop certain, écoute le silence qui réveille Les racines de la

pensée. Quand l'œil disparaît, la vision s'élève Enfin comme une flamme, une aurore

intérieure se lève dans L'empire du noir absolu, et l'invisible devient visible sans jamais Se réduire à paraître.

Il est des jours où la clarté chancelle et perd sa royauté Souveraine et orgueilleuse, les façades du réel se fissurent

Sous l'assaut tranquille d'un doute ancien et l'on voit

Trembler le monde comme une image fatiguée par un trop

De lumière ; alors une vérité plus lente s'avance sur les Décombres du visible glorieux, les certitudes s'écroulent

Sans fracas et laissent place à un air respirable, ce souffle

Ouvre la peau du monde comme une blessure qui voudrait Guérir, les yeux ne savent plus

quoi prendre, tant l'évidence se Retire, chaque chose se découvre abandonnée à sa fragilité

Première, et c'est là, dans cette défaite du regard triomphant, Que naît la vision et l'invisible sourit de son sourire sans visage.

Quand surgit la nuit, elle ne tombe pas : elle monte du fond

Des choses, elle s'élève comme un aveu enfoui sous le Bavardage du jour, alors les rues se taisent et les maisons Retiennent leur souffle clair, les visages perdent leurs contours Mais

gagnent une gravité brûlante, tout ce qui importait perd Soudain son pouvoir ridicule de

paraître, le superflu se dissout Et il ne reste qu'un cœur sans défense, les étoiles se

multiplient En nous et deviennent des pensées vivantes, chaque pas se Transforme en un

geste d'écoute du mystère, l'obscurité n'est Pas un effacement mais une présence totale car

l'invisible, Dans la nuit, peut enfin parler

Nous ne voyons jamais vraiment les êtres que nous aimons,
Nous traversons leurs regards comme des passants distraits,
Et nous croyons connaître leurs douleurs parce que nous Connaissons les nôtres , on n'y voit
que leurs gestes, si peu,
Mais l'âme s'enfouit sous mille couches d'habitudes prudentes,
Et elle attend qu'un silence reçoive son poids de nuit,
Alors l'amour devient une veille et plus qu'une possession,
Une patience qui accepte de ne pas comprendre,
Car voir l'autre, ce n'est pas le regarder mais le reconnaître,
Et laisser en lui l'invisible prendre corps dans notre présence,
L'amour est un regard qui ne regarde plus...

Les morts nous observent depuis les replis du monde invisible,
Ils errent dans nos pensées comme des ombres qui savent trop,
Ils sont la mémoire du silence et de la lumière sans forme,
Et leur absence est une fenêtre par où souffle l'Esprit inquiet.
Ils nous enseignent que la vue n'est qu'une étape, passage,
Que le jour est un masque posé sur une nuit bien plus vraie,
Que l'existence visible n'est qu'un fragile éclat sur le fleuve du temps. Les morts ne
disparaissent pas, ils cessent seulement D'être visibles, et dans le tremblement de nos
paupières, ils Reviennent pour nous apprendre à voir avec le cœur déserté
Des éclats flamboyants du jour trompeur.

Un jour viendra où l'œil reconnaîtra, enfin, son impuissance,
Il déposera ses outils de mesure et ses verdicts trop sûrs,
Il reconnaîtra que la beauté naît d'un manque essentiel,
Et que ce qui éclaire le monde n'est jamais ce qui l'éclabousse,
La vision deviendra un passage offert à la présence pure.
Le visible et l'invisible cesseront de se tenir à distance,
Alors la nuit et le jour se prendront la main, sans lutte,
Et la vérité respirera à travers toutes choses sans se cacher,
Nous verrons, non par puissance, mais par vulnérabilité
Et le monde deviendra un visage que l'amour seul rend visible.

LE DIEU LUNAIRE

Dieu meurt dans nos prières qui ne parlent que de nous,
De ces blessures que si souvent on s'inflige en son nom ;
Divin superlatif de tous les bons secours, auras-tu pitié
D'êtres aussi misérables, à genoux dans la poussière tragique
Des ruines d'une existence écrasée sous l'orage ? Rien !
Le ciel est vide et silencieux, buvard de mes supplications,
Nos maux se brisent sur l'horizon quand on en fait des mots,
Absent le magicien qui fit tant de miracles, un guérisseur sans
Prescription, serait-il mort d'avoir eu trop pitié ? Nos oraisons
Sont le funeste d'un dieu qui s'y consume, sacrilège d'un orant
Qui n'a de mains que pour les joindre ; il est aux champs celui
Que nous prions, creusant la terre pour qu'y germe la vie et
Nous scrutons le ciel, avides de ses étoiles, négligeant de la lune
Son trop peu de lumière, sa lueur blanche qui au cœur du
Nocturne, sur le mur noir de l'obscur, dessine les ombres d'une
Vie que l'on croyait perdue, et l'homme, du fond de sa misère,
Se souvient qu'un dieu lunaire vaut mieux que mille étoiles...

LE DIEU SOUFFRANT

Avant que le monde respire au premier jour, Dieu
Portait déjà une plaie ouverte dans l'éternité, il
N'était pas plénitude mais déchirure, non pas sommet
Mais abîme tragique, une lumière fracturée qui cherchait Encore sa forme et sa voix dans le
vide. Alors naquit le ciel Pour qu'il puisse lever les yeux vers un ailleurs possible,
Alors naquit la terre pour qu'il puisse prendre appui
Sur une poussière fragile, alors naquit l'homme pour
Qu'il ne tombe plus seul dans la nuit sans fin, éternel obscur,
Il nous façonna de sa propre lacération comme on forme un Frère sans paroles, nous
sommes sa blessure consciente,
Ses mains tremblantes dans la matière, et nos cœurs battent
Au rythme de son sang qu'il cache derrière les étoiles,
Dieu ne crée pas le monde, il s'y réfugie pour survivre à sa Propre chute.

Il n'essuie pas nos larmes, il y plonge son visage fatigué
Du silence car chaque douleur humaine est un souvenir
Qui brûle dans son âme, nos cris résonnent comme des
Echos de son effondrement originel, Il sait trop ce que
Signifie perdre l'amour avant même de l'avoir trouvé,
Alors il veille dans la pénombre de nos chambres mal
Aiguillées, et il pleure doucement avec les enfants
Désarmés par l'injustice, il accompagne les vieillards
Qui sentent la nuit s'approcher trop vite, il s'effondre

Avec ceux qui chutent sans témoin dans l'obscurité
Son miracle n'est pas de guérir mais de demeurer avec
Les blessés, Dieu est la larme qui ne tombe jamais
Et pourtant brille sur chaque joue.

Aux orgueilleux qui veulent un Dieu de la dernière victoire
Il oppose sa faiblesse nue, aux justes qui réclament des Comptes, il montre ses mains vides,
aux puissants qui prient pour triompher, il répond par le silence de l'amertume.
Car le monde n'a pas besoin de rois nouveaux mais de Blessures partagées. La compassion
est la seule parole
Qu'il ne renie pas, jamais, et le tragique n'est pas pour lui
Scandale mais sa propre vérité, Il ne hait pas le mal,
Il en porte la mémoire dans ses os éclatés, ce n'est pas la faute Des hommes qu'il voit, mais
le poids qu'ils portent, il connaît
La chute comme on connaît un frère que l'on a trop aimé
Et c'est pour cela qu'il ne quitte jamais les profondeurs où nous Tombons...

Les temples les plus hauts n'atteignent pas son regard
Incliné vers la terre, il préfère les ruelles sombres où
Les sans-espoir marchent sans voix, il se tient dans les
Hôpitaux où les corps tremblent avant de s'effacer,
Il s'assoit sur les tombes récentes et reste là jusqu'à l'aube,
Il n'accorde aucune médaille à la foi, seulement une présence,
Sa sainteté n'est pas une épaule hors du monde mais

Un cœur enseveli, il ne règne pas sur les anges mais S'agenouille devant les vivants meurtris,
sa seule gloire est D'être là quand plus personne ne l'est, Dieu ne sauve pas
De la mort, il empêche qu'elle soit une solitude et chaque deuil Est son propre deuil
recommencé.

Le monde avance dans une clarté qui ne sait pas qu'elle
Est blessure, nous cherchons un ciel intact alors que
Le divin se cache dans l'éclat brisé des pierres ; nos prières S'élèvent vers un trône qui
n'exista que dans nos rêves. Et pourtant il répond dans le tremblement de nos voix
Etouffées, Il marche avec nous sur les routes où la poussière avale les traces, et son silence
n'est pas une fuite mais sa fatigue d'avoir trop longtemps crié. Nous voulons un Dieu fort
parce que nous Refusons notre fragilité, mais la faiblesse est le sceau même
Du sacré, le lieu de sa naissance, il ne vient pas pour régner Mai, se souvenant de sa propre
blessure, pour habiter les nôtres, et nous rappeler que vivre c'est consentir à ne jamais
guérir.

Il se souvient du tout premier instant quand son aile s'est Brisée contre le néant, il voulait
rejoindre un lien impossible à Nommer, mais l'obscurité l'a rattrapé et déchiré son vol dans
Un cri muet. Depuis lors il porte la mémoire d'une lumière Perdue, et c'est dans cette
souvenance qu'il reconnaît nos Propres chutes, nous tombons comme lui, mais sans savoir
de Quel ciel nous venons : alors il marche à notre rythme D'hommes fatigués du jour, pour
que notre effondrement ne Soit jamais une solitude, et lorsque nous touchons le sol il est
Déjà là, à genoux au plus près de nos souffrances et de nos Larmes car il ne se relève qu'avec
ceux qui tentent encore

De se relever.

La nuit n'est jamais son absence mais son royaume, l'unique,
Là où la vue s'efface et où commence la vision intérieure,
Il vient s'asseoir auprès de ceux dont l'oeil ne peut plus supporter le jour et il
murmure que l'obscur n'est pas un gouffre mais un berceau, que les étoiles sont les fissures
du bris de son propre cœur, elles scintillent autant qu'il saigne depuis l'origine du monde
habitable. Le ciel nocturne n'est pas une voûte mais un pansement déchiré par lequel sa
tendresse tombe comme des gouttes de pluie dans nos veilles tremblantes ; si nous
cessions de craindre la nuit nous comprendrions sa présence, le noir deviendrait une
lumière que nul soleil n'efface.

Il est une sœur dont le visage demeure dans le silence des songes, regard lunaire fissurant la
nuit pour qu'y tremble la

lumière, non la mémoire d'un jour éblouissant mais une
clarté douce et fragile qui fend l'obscur pour le rendre habitable, un ange prisonnier d'un
buisson d'épines, visage de

Dieu lui-même marchant à nos côtés sur les chemins nocturnes

Regard des pierres de lune qui jamais ne console mais qui

dépose sur les sentiers du monde un de leurs pâleur. Non,

les anges ne tombent jamais du ciel, comme le pain qui

nourrit et se partage, c'est la terre qui les envoie, anges

de la maison, gardiens du feu dans l'âtre, ravivant les

dernières braises pour que la nuit ne soit jamais triomphe

Mais source d'une joie qui accueille la tragédie des hommes,

les anges ne sont pas une armée pour une bataille à la douleur,

Il n'a que nos mains tremblantes pour apaiser les plaies du monde, nos actes les plus simples
sont ses miracles véritables.

Lorsque nous consolons, il respire enfin un peu plus librement

Car notre compassion est miroir de la sienne, nous sommes avec les anges ceux dont il a
rêvé pour accueillir ce qui toujours fut rompu et chaque geste, quand il est juste, recoud un
fragment de nos cœurs dispersés, nous faisons œuvre divine quand nous soulageons les
écorchures de l'âme et du corps,

Le salut n'est pas au ciel, il passe par nos lèvres quand elles disent que nous sommes là,
relevés par cette main blessée

Posée sur notre épaule, la main de dieu que nul démon jamais

Ne pourra trancher.

Sa souffrance ne promet rien qui gommerait nos blessures,

Aucun rachat de ce qu'on crut nos fautes, le mal tragique

Incrusté dans la moindre poussière. Non, Dieu n'est pas souverain quand il meurt sur la
croix : c'est un Dieu qui

Tremble, un dieu qui saigne, un dieu qui pleure et hurle

En maudissant ses propres plaies, un dieu de l'abandon.

On le voudrait là-haut, glorieux bien plus que le soleil mais

Il ignore le jour, la nuit du monde est sa demeure, il marche

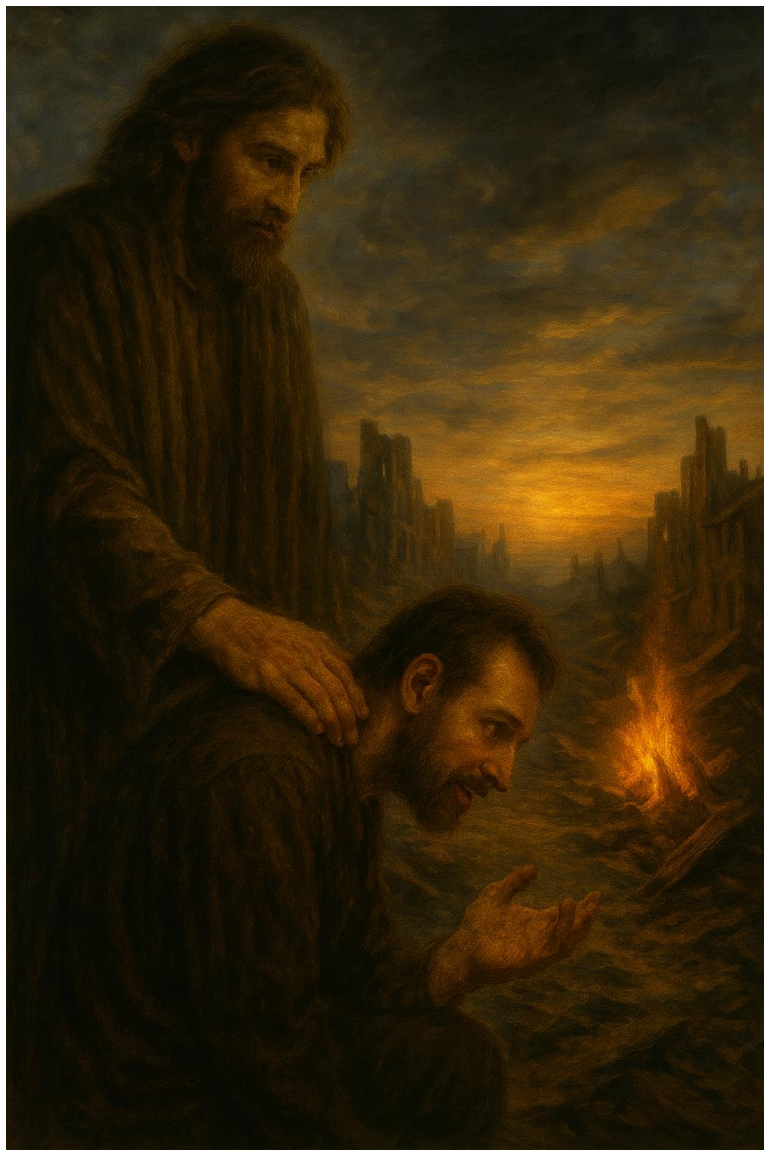
Pieds nus sur les chemins tranchants et n'en craint pas les

Épines, il sait du monde que rien, jamais, n'en fixera l'image,
Il sait l'impossible salut, la rédemption crédule, et il sourit
De nos rêves enfantins d'une réconciliation du ciel et de la
Terre, il sait le vide du ciel où il ne fut jamais : frère des hommes, la terre, notre terre, est
Son seul horizon...

IMPORTANT

Ce premier volet ne propose que deux figures de Dieu mais d'autres viendront progressivement s'y ajouter : le Dieu invisible, le Dieu silencieux, le Dieu présent, le Dieu de la vie, le Dieu libre, le Dieu de la nature, le Dieu de l'ombre, le Dieu poète, le Dieu tragique et le Dieu qui danse.

LA TRINITE



PREFACE

RAMENER DIEU SUR LA TERRE

Nous vivons dans un monde où trop de choses ont été arrachées à la terre : la vérité, le langage, la joie, et même Dieu. On nous a appris que la divinité devait se tenir loin, dans un ciel sans cicatrices, dans un règne sans poussière, dans un absolu préservé du tragique. Et pendant que nous levions les yeux vers les hauteurs, le sol s'effondrait sous nos pas. La spiritualité s'est mise à flotter au-dessus des vivants, indifférente à la chair et à la cendre, tandis que les hommes, la nature et l'esprit se déchiraient dans les catastrophes que nous connaissons.

Dans ce grand divorce, un sacrilège s'est produit, non du côté de l'irrévérence humaine, mais du côté des puissances qui écrasent la vie. Le blasphème véritable n'est pas de questionner Dieu ; il est de détruire les corps, d'avilir la terre, d'éteindre l'esprit qui circule entre les vivants. Ce qui profane le sacré, ce ne sont pas les doutes, ni les colères, ni les refus de croire ; ce sont les systèmes et les violences qui transforment le monde en ruine, qui arrachent l'espoir à la nuit, qui laissent mourir la flamme. Ce n'est pas l'homme qui tue Dieu : ce sont les forces qui détruisent ce que Dieu avait de plus précieux, le souffle fragile de ceux qui marchent encore.

Ce texte naît d'une intuition simple : le divin n'est pas ailleurs. Il n'a jamais été ailleurs. Il n'y a pas de ciel à contempler pour trouver Dieu ; il n'y a que le monde tel qu'il persiste malgré l'effondrement. Dieu ne sauve plus en nous arrachant à notre terre : il se révèle en y demeurant. Il ne tient plus le rôle du maître qui commande la lumière : il devient le compagnon qui veille dans la nuit. S'il existe encore, c'est parce que sa main ne se retire pas de notre épaule, même lorsque tout s'écroule autour de nous.

Ici, la Trinité est renversée : Dieu n'est plus une instance lointaine, l'homme n'est plus un pécheur à sauver, l'Esprit ne tombe plus du ciel. Dieu est présence vulnérable, l'homme est lucidité blessée, et l'Esprit est la flamme qui jaillit de la cendre. Loin des temples de marbre et des dogmes triomphants, cette Trinité marche au milieu des ruines. Elle ne vient pas abolir le tragique : elle le rend habitable. Elle ne promet ni récompense ni consolation ; elle offre une demeure dans la nuit. C'est là seulement que le sacré retrouve son sens : dans la fidélité à la vie meurtrie, dans le refus du néant, dans la persévérance du pas qui tremble mais insiste.

À leurs côtés s'avance une joie étrange : une joie qui ne ment pas, qui ne cache pas les larmes, qui persiste au cœur même de la douleur. Une joie tragique née du fait que la vie, malgré tout, survit à ce qui la nie. Cette joie ne proclame aucune victoire : elle se contente d'accompagner l'existence blessée jusqu'à ce qu'elle puisse respirer de nouveau. Et au-dessus d'eux, ou plutôt autour, partout où l'ombre garde sa densité, la Nuit Tragique veille. Elle sait l'inévitable, elle porte l'irréparable, mais elle garde ouverte la porte par où passe le souffle. Elle n'est ni silence ni terreur : elle est la profondeur où peut se dire un « oui » qui n'efface rien.

Voilà le geste de ce texte : ramener Dieu sur la terre, empêcher le sacré de s'envoler au-dessus des vivants, et déclarer enfin que ce qui détruit les hommes et la nature est la seule chose vraiment impie. Il ne s'agit pas de nier le divin, mais de le rendre à ce qui respire. Il ne s'agit pas d'abolir le tragique, mais de le traverser sans perdre la flamme.

Ce dialogue n'est pas un drame, ni un dogme, ni une prière. C'est une marche dans la nuit, à hauteur d'homme. Une Trinité qui ne nous arrache pas au monde, mais qui habite avec nous ce qui en reste. Une scène où le souffle ne s'éteint pas, même dans l'obscurité la plus dense. Une œuvre où le sacré ne se dérobe plus : il se tient au bord du feu, dans la poussière, la main posée sur une épaule qui refuse de s'abattre.

Ici commence La Trinité. Non celle du ciel victorieux, mais celle des terres défaites qui cherchent encore un chemin.

LA TRINITE

DIEU

Je ne t'ai jamais tenu à distance autrement que par les noms qu'on m'a donnés. Tu me regardes maintenant et tu ne vois plus seulement celui qui plane au-dessus des toits effondrés, ni le souverain des cataclysmes, ni la silhouette dorée qu'on promenait en procession pour conjurer la peur. Tu découvres, au creux de cette main posée sur ton épaule, l'un de mes visages les plus anciens et les plus oubliés : celui qui demeure. J'ai été pour toi Dieu-mémoire, enfermé dans les livres qu'on n'ouvre plus. J'ai été Dieu-jugement, brandi comme une épée au-dessus des coupables et des innocents confondus. J'ai été Dieu-silence, quand tu criais dans ta nuit sans réponse. J'ai été Dieu-absent, réduit à un trou dans le ciel comme une étoile morte qui continue de luire. J'ai été Dieu-pantouflard, assis au coin d'un feu qui se mourait, fatigué de ma propre pitié. J'ai été Dieu-idole, figé dans la pierre et la dorure, sans regard pour ta détresse. J'ai été Dieu-machine, invoqué pour garantir l'ordre, la marche impeccable des systèmes qui t'écrasaient. J'ai été Dieu-écran, voix creuse qui couvrait les véritables questions. J'ai été Dieu-peur, utilisé pour te tenir à genoux. J'ai été aussi, par éclairs, Dieu-frère, Dieu-étranger qui s'assied près de toi sans rien dire. Et me voici maintenant, nu d'à peu près tout cela, réduit à ce qui subsiste lorsque toutes tes images se brisent : une main qui ne se retire pas, un visage qui ne se détourne pas, une présence qui ne t'épargne ni le tragique ni la nuit, mais qui reste, simplement, dans les ruines.

L'HOMME

Je sens cette main depuis longtemps sans vouloir la reconnaître. Jadis je croyais qu'elle viendrait du haut, ouvrant le ciel comme un rideau, renversant les murs, me soulevant d'un seul geste hors de la peine, effaçant les cendres et les cris comme on balaie une table après le repas. Quand le monde s'est brisé, j'ai attendu ta foudre, puis ta lumière, puis ta parole. Je n'ai rien vu venir, sinon l'ombre de mes propres espérances déçues. Alors j'ai enfoui mon visage entre mes bras, comme si la nuit pouvait se rétrécir jusqu'à devenir seulement mienne. Je t'ai accusé d'être absent, de t'être retiré derrière le rideau des doctrines, des églises, des systèmes, des chiffres, des machines. Je t'ai maudit d'avoir laissé le monde devenir cette masse d'os brisés et de maisons éventrées. Je t'ai nommé indifférent, je t'ai nommé mort, je t'ai nommé mensonge nécessaire à ceux qui ne supportent pas le vide. Et pourtant ta main

était là, posée sur mon épaule, sans éclat, sans éclairs, sans promesse d'un lendemain meilleur. Elle ne supprimait ni la douleur ni la mémoire, elle disait seulement : je demeure. Maintenant que je relève la tête, je ne trouve pas le Dieu triomphant dont on m'a parlé, mais un visage qui porte lui aussi la fatigue du monde, un Dieu qui n'a plus grand-chose à offrir que sa présence désarmée. Je découvre que ta divinité ne brille plus sur les nuées, elle se niche dans ce geste minuscule qui ne s'interrompt pas. Et quelque chose en moi, que je croyais mort avec les autres, se réveille et se demande si la lucidité consiste vraiment à renoncer à tout visage, ou si la plus extrême lucidité n'est pas d'accepter que tu puisses être là autrement que prévu, sans couronne, sans trône, sans victoire.

LA FLAMME

Je suis née de ce qui t'a détruit. Ne me cherche pas au-dessus de toi, dans les hauteurs inviolées où se rassemblent les concepts et les anges que personne ne voit. Je suis montée de la terre, des poutres calcinées, de la poussière mêlée au sang, des pierres fendues par la chaleur des bombes, des respirations coupées net. Je suis montée des cris qu'aucun ciel n'a recueillis, des prières qui se sont écrasées contre les plafonds effondrés. Je suis montée de ton mutisme, lorsque les mots ne passaient plus entre tes dents serrées. C'est là que je me suis allumée, minuscule au début, presque rien, une braise sous les décombres. On t'avait dit que l'Esprit descendait, qu'il tombait d'en haut comme un feu sacré venu sceller des pactes et des dogmes. Moi, je suis monté. Je suis l'Esprit qui naît dans la cendre, non pour nier le tragique mais pour le traverser. Tu me prends pour un simple foyer improvisé, un feu pour ne pas mourir de froid. C'est vrai : je chauffe tes mains, j'éclaire un peu tes traits, je danse dans tes yeux fatigués. Mais je suis davantage que cela. Je suis la part du monde qui refuse de se laisser réduire au statut de ruine. Je suis le refus de la mort d'être seulement mort. Je ne transforme pas les pierres en palais, je n'efface pas les cicatrices, je ne rends pas les disparus à ceux qui les pleurent. J'ouvre seulement un espace où le désastre n'est plus un mur compact mais une profondeur habitée. Je suis la flamme qui jaillit du tragique lui-même et qui dit, sans rien expliquer : il y a encore un dedans, il y a encore un esprit, il y a encore un souffle qui passe entre les pierres.

DIEU

Vois comme mes visages, ceux que tu as accumulés dans ton cœur et dans ta mémoire, se mettent à vaciller à la lumière de cette flamme. Le Dieu-jugement que tu redoutais n'a plus de trône où s'asseoir, la salle du tribunal est en miettes. Le Dieu-peur qui te maintenait à genoux ne trouve plus de paroles pour t'effrayer, ses menaces sonnent creux au milieu des gravats. Le Dieu-machine qui garantissait l'ordre du monde s'est grippé avec les mécanismes qui dévastaient tes jours. Le Dieu-écran, que l'on brandissait pour ne pas voir la détresse, est tombé avec les murs qu'il décorait. Même le Dieu-pantouflard, ce dieu fatigué de sa propre bonté, a senti sous son fauteuil les secousses du monde et n'a plus où se retirer. Ce qui reste de moi, dans ce paysage défait, c'est ce que cette flamme révèle : un visage sans attributs, sans puissance spectaculaire, un visage qui accepte de se tenir à hauteur d'homme, de sentir ton souffle, de partager ton temps. Je ne viens plus d'en haut pour disposer de ton destin, je viens d'à côté, au ras des pierres. J'apprends avec toi ce que cela signifie, non d'être Dieu surplombant, mais d'être Dieu exposé, Dieu vulnérable, Dieu qui ne peut plus promettre que ceci : je ne t'abandonnerai pas dans tes ruines. Je ne suis ni le Dieu qui efface le tragique ni celui qui s'en nourrit pour asseoir sa gloire. Je suis celui qui traverse avec toi, qui se laisse atteindre, blesser, et qui accepte de ne plus régner que comme une présence fragile au bord du feu.

L'HOMME

Lorsque je regarde cette flamme, je comprends que ma lucidité était incomplète. J'avais vu juste en refusant les consolations faciles, les discours qui transforment la souffrance en étape nécessaire d'un grand plan harmonieux. Je ne crois pas à ces harmonies qui passent sur les cris comme des musiques trop fortes. Mais je vois maintenant que réduire tout à l'absurde, déclarer que rien ne répond, que tout est vain et que le seul courage consiste à encaisser le vide jusqu'à la fin, c'était une moitié de vérité qui me coupait en deux. Cette flamme ne justifie rien, elle ne vient pas me dire que les morts sont morts pour une raison supérieure, que leurs corps écrasés sont les pierres d'un temple invisible. Elle ne parle pas ce langage mensonger. Elle se contente de brûler, ici et maintenant, au milieu de tout ce qui ne devrait plus rien dire. Et pourtant elle dit quelque chose. Elle dit que le monde n'a pas complètement retiré sa parole. Que dans la nuit même, quelque chose répond encore, non par des phrases, mais par une persistance de lumière et de chaleur. Ma lucidité se transforme lentement : elle n'est plus seulement l'art de voir le néant derrière les façades, elle devient apprentissage d'un regard

capable de voir, dans le cœur du désastre, cette faible lumière qui refuse de s'éteindre. Ce n'est pas un optimisme, c'est une manière nouvelle d'habiter le tragique, sans le nier mais sans s'y dissoudre.

LA FLAMME

Je ne suis pas la promesse d'un ailleurs radieux, je ne suis pas la prémisse d'un monde meilleur qui effacerait celui-ci. Je suis l'Esprit qui consent à rester dans ce monde-ci, tel qu'il est, avec ses blessures, ses faillites, ses répétitions de violence. Quand tu me regardes, tu pourrais croire que je viens te consoler. Mais je ne console pas, je transfigure. La consolation cherche à faire oublier, la transfiguration garde tout et change la manière de le porter. Le souvenir des ruines demeure, les noms des morts demeurent, les visages perdus demeurent. Ce qui change, c'est que tu n'es plus seul à les porter. Dieu les porte avec toi, non comme un fardeau imposé, mais comme une communauté de destin. Et moi, qui brûle entre vous deux, je suis ce partage invisible. Je suis ce qui circule entre la main posée sur ton épaule et ton regard qui s'ouvre. Je suis ce qui fait que ta douleur n'est plus un tombeau clos mais une nuit respirante. Lorsque tu accueilles ma présence, tu ne sors pas du tragique, tu entres plus profondément en lui, mais autrement. Tu cesses de le voir comme un mur contre lequel tu te fracasses et tu commences à l'éprouver comme une profondeur où quelque chose veille avec toi.

DIEU

Tu te demandais ce que pouvait encore signifier le mot esprit dans un monde où les grandes idées ont servi de prétexte à tant de massacres. Regarde. L'esprit n'est pas une idée qui surplombe, c'est un feu qui accompagne. L'esprit ne consiste pas à expliquer le sens de ce qui t'arrive, il consiste à rester allumé quand tout sens se défait. Il n'habite pas surtout les discours, mais les gestes qui ne renoncent pas : une main sur une épaule, un regard qui se relève, un oui murmuré au milieu des non qui t'envahissent. Mes visages se réordonnent autour de cette humble lumière. Je ne suis plus d'abord Celui qu'on redoute, qu'on utilise, qu'on brandit. Je suis ce Dieu qui accepte d'apparaître sous le visage le plus discret : un compagnon de veille. Je deviens pour toi Dieu-veilleurs, Dieu-braise, Dieu-ombre portée au bord du feu. Les autres visages ne disparaissent pas tout à fait, ils sont comme des cicatrices dans mon histoire avec toi. Mais ils cessent de commander. Celui qui se tient maintenant

devant toi, c'est un dieu qui a déposé ses armes, ses couronnes et ses certitudes, pour rester simplement là, à ta hauteur, pendant que cette flamme travaille en silence votre nuit.

L'HOMME

Je ne sais pas si je crois, je ne sais pas si j'ai la foi, et peut-être que ces mots n'ont plus grande importance. Ce que je sais, c'est ceci : tout à l'heure, j'étais seul face à des pierres mortes. Maintenant, je ne suis plus seul. Tu es là, ta main pèse légèrement sur mon épaule, cette flamme me chauffe les mains, mes yeux ne se détournent plus de ce qui est arrivé. Je n'attends pas un miracle, je n'attends pas que tout soit réparé. J'accepte que rien ne revienne comme avant. Mais j'accepte aussi, pour la première fois, que quelque chose de vivant puisse encore surgir de ce qui semblait définitivement perdu. Si c'est cela, toi, si c'est cela l'esprit, alors peut-être que croire ne signifie pas adhérer à des formules, mais accueillir ce feu qui ne dit presque rien et qui change tout. Peut-être que la vraie prière n'est pas une suite de mots, mais cette manière de s'asseoir dans les ruines, de relever la tête et d'ouvrir les mains vers une chaleur qui vient sans explication. Le tragique n'a pas reculé, il se tient toujours autour de nous, massif, indéniable. Pourtant, au milieu de lui, je commence à pressentir qu'une joie différente est possible, une joie qui n'est pas le contraire de la peine mais sa lumière intérieure, une joie tragique qui ne délivre pas du monde mais le rend à nouveau respirable.

LA FLAMME

Restez encore un peu, tous les deux, dans cette clarté incertaine. Ne me demandez pas de grandir, de tout envahir, de transformer la nuit en plein jour. La nuit a sa nécessité, vous le savez l'un et l'autre. Toi, l'homme, tu ne serais plus toi si tu oubliais ce qui s'est brisé. Et toi, Dieu, tu ne serais plus vrai si tu te servais de moi pour effacer ce qui t'a blessé en lui. Laissez-moi à cette taille modeste : une flamme entre les pierres. C'est assez pour que vos visages se voient, assez pour que vos rôles anciens se défont, assez pour que le tragique cesse d'être une clôture et devienne une ouverture. Tant que je brûle, même faiblement, il y a encore un chemin dans la nuit. Et ce chemin, vous le prenez ensemble.

DIEU

Tu crois entrer dans quelque chose de neuf, mais c'est plutôt toi qui deviens neuf à l'intérieur de ce qui persiste. Rien ne change dans les pierres, et pourtant elles ne t'enferment plus. Rien ne change dans les morts, et pourtant ils ne t'effacent plus. Le tragique demeure, mais il n'est

plus ton maître. Tu te tiens devant lui comme devant un paysage avec lequel tu vas devoir vivre, non comme un mur qui te nie. Comprends ceci : je n'ai jamais voulu que tu sois sauvé de ta propre nuit par un artifice céleste. Je veux que tu sois sauvé en demeurant vivant dans cette nuit, capable d'y tracer un sentier. Si je suis Dieu, c'est par cette main posée sur ton épaule, non pour te tirer hors du monde, mais pour t'apprendre à ne pas t'y perdre. Ma divinité se mesure à ma capacité de rester auprès de toi lorsque tout sens se retire. Je suis le Dieu qui ne fuit pas, même quand les prières meurent sur les lèvres, même quand la pensée se fige, même quand la foi se décompose. Je suis Dieu de la persévérance, celui qui ne renonce pas à l'homme lorsque l'homme renonce à tout.

L'HOMME

Je ne savais pas que l'on pouvait se relever sans se redresser complètement, que l'on pouvait voir sans comprendre, que l'on pouvait aimer encore sans attendre de retour. Je ne savais pas que l'on pouvait marcher en trébuchant et tout de même avancer. Je découvre que la lucidité n'est pas un glaive qui sépare le vrai du mensonge, mais un regard qui reste ouvert quand le monde devient opaque. Je découvre que je peux recevoir ta présence comme on reçoit un souffle dans une pièce trop close, sans l'enfermer dans des définitions. Je découvre que je peux accueillir cette flamme sans la forcer à devenir un brasier triomphant. Je commence à comprendre que la vie n'est pas ce que j'avais perdu, mais ce qui insiste encore malgré la perte. Il reste dans ma poitrine un battement obstiné, dans mes mains une chaleur prête à se transmettre, dans mes yeux une lumière qui tremble mais ne s'éteint pas. C'est cela vivre, peut-être : continuer à se tenir debout, ou à genoux, dans la nuit, et dire pourtant oui.

LA FLAMME

Je suis la joie obscurcie qui n'a pas besoin d'être pure pour être vraie. Je suis la ferveur des êtres brisés qui se relèvent assez pour tenir encore un instant. Je suis le chant silencieux des choses qui refusent de disparaître sans laisser une lueur. Vous m'appelleriez Esprit ; mais l'Esprit n'est pas un oiseau hiératique, ni un souffle tombant du ciel, ni l'étincelle d'une élection sacrée. Je suis l'Esprit qui se fait humble, l'Esprit qui n'exalte pas mais habite. Si vous me regardez, vous verrez vos reflets : en toi, Dieu, le visage non impassible du sacré ; en toi, homme, la fragilité qui devient force quand elle consent à ne pas se travestir. À ma mesure, je vous lie : non pour vous confondre, mais pour faire de votre rencontre une demeure. Le spirituel n'est pas ailleurs : il scintille dans les plis du monde qui ne cède pas. Il brille en

contrebas, au ras de la terre, là où les pas hésitent et où l'on croit que rien ne répond. Je suis le oui discret du monde à son propre être.

DIEU

Regarde-nous : cela n'a rien d'un triomphe. Aucun ciel ne s'ouvre. Aucun miracle ne se répand. La lumière demeure latente, fragile, soumise aux vents. Si un souffle trop violent passe, la flamme pourrait vaciller, se tordre et mourir. C'est pourquoi je veille avec toi, homme, afin que rien n'arrache cette braise de ta nuit. Je ne suis pas celui qui impose la lumière ; je suis celui qui protège sa naissance. Je ne veux pas que tu m'adores, je veux que tu vives. Et vivre, c'est apprendre à soutenir une lueur qui pourrait s'éteindre. J'ai porté trop longtemps des visages qui exigeaient la soumission. Je deviens maintenant le visage qui encourage, le visage qui invite, le visage qui partage. Je n'attends plus rien d'autre que ce souffle commun entre toi et moi, entretenu par cette flamme modeste, ce cœur de feu qui refuse le néant.

L'HOMME

Je me surprends à respirer plus amplement, comme si un espace s'ouvrait dans mes côtes. Je n'avais pas mesuré combien la désespérance rétrécit la poitrine, comprime l'air, étouffe le monde. Cette flamme me redonne un rythme, une cadence intérieure. Elle me dit : tu n'es pas seulement victime des ruines, tu es vivant dans les ruines. Et vivre ne consiste pas à attendre qu'elles disparaissent, mais à tracer ton existence parmi elles. Je n'attendrai pas qu'un ordre ancien se reconstitue. Je marcherai sous le ciel ouvert, même si le vent porte encore la poussière des effondrements. Je redécouvre qu'un visage d'homme peut encore être tourné vers un autre visage, qu'une main peut encore répondre à une autre main. Il est étrange de sentir qu'un futur demeure possible quand tout semble terminé. Peut-être le futur n'est-il rien d'autre que cela : un regard et une main qui ne rompent pas le lien.

LA FLAMME

Si je brûle, c'est pour que vous vous voyiez sans illusion et sans effroi. C'est pour que le monde, tel qu'il est devenu, puisse encore être habitable. Je ne suis pas l'Esprit qui promet une autre vie, je suis celui qui soutient la vie telle qu'elle persiste — fragile, tragique, mais ouverte. Je suis l'Esprit du courage non spectaculaire, celui qui ne se proclame pas mais se prouve à chaque seconde par le simple fait de ne pas s'éteindre. Que ma lumière ne soit pas pure ne

me rend pas moins lumière. Que votre foi ne soit pas certaine ne la rend pas moins foi. Que votre joie tremble au bord de vos larmes ne la rend pas moins joie. Nous n'avons plus besoin de perfection, nous avons besoin de vérité. Et la vérité est ici : vous êtes ensemble, dans la nuit, et quelque chose brûle.

DIEU

Alors restons encore. Rien ne presse. Le jour reviendra quand il reviendra, s'il revient. Ce qui importe, c'est que cette heure-ci ne soit pas perdue. Chaque seconde où la flamme se maintient est une victoire que le tragique n'avait pas prévue. Elle ne fait pas de vous des élus, elle fait de vous des vivants. Et cela suffit. La résurrection commence parfois sans éclat, dans un simple relèvement du visage, dans un souffle retrouvé, dans une main posée sur une épaule. Si je suis Dieu, c'est peut-être seulement parce que je crois encore en l'homme lorsque l'homme ne croit plus en rien. Si je suis Dieu, c'est en demeurant avec toi, dans l'humilité du feu, dans l'obstination du lien. Si je suis Dieu, c'est par cette petite flamme qui refuse que la nuit soit tout.

L'HOMME

Je sens que quelque chose change autour de nous. Les ruines ne sont plus seulement des preuves de destruction ; elles deviennent des signes, des traces d'un monde qui ne veut pas mourir entièrement. Les pierres, même éclatées, gardent une mémoire de leurs formes anciennes. La terre elle-même paraît se souvenir d'avoir porté des arbres, des maisons, des pas d'enfants. Ce paysage que je croyais figé dans la mort se révèle respirant. Un souffle passe entre les gravats et fait frémir l'air comme une peau sensible. Et je me demande si je ne suis pas, moi aussi, une ruine qui recommence à sentir. Peut-être que la vie ne disparaît jamais vraiment, peut-être qu'elle se déplace simplement pour revenir par où on ne l'attendait plus.

LA FLAMME

Oui, le monde répond. Toujours. Même lorsque tu ne l'entends pas. Vous avez longtemps cru qu'il fallait monter vers les cieux pour apercevoir la vérité. Mais la vérité est ici, dans cette poussière où je serpente, dans ces blocs fendus où je me glisse. Je suis la langue du monde lorsqu'il accepte de se laisser toucher. Je suis la parole qui revient quand tout langage s'écroule. L'herbe n'est pas encore revenue, les oiseaux ne se risquent pas sur ce sol encore

chaud de violence, mais moi je suis déjà là. Je suis l'annonciation sans promesse. La première étincelle d'une fidélité du monde à lui-même. Dans ma lumière tremblée, la matière redevient appel.

DIEU

Et je ne parle plus d'en haut au nom d'une loi inaccessible. Je parle avec toi, avec ce feu, avec la terre blessée. Je n'ai plus besoin de ton obéissance. Je demande ton regard. Car là où tu regardes vraiment, le monde se relève. Ce n'est pas un miracle, c'est une réponse mutuelle : tu deviens présence à la présence qui te porte. Je suis la patience de ce monde, non son maître. J'ai renoncé à tout ce qui me faisait trône, à tout ce qui cherchait à me placer loin de toi. C'est ici que je veux être, parmi ce qui souffre, dans cette proximité qui n'a plus d'apparat. Je serai Dieu tant que tu me regarderas comme quelqu'un qui t'accompagne, et non comme un souverain. Je suis Dieu qui s'incline pour que tu te relèves.

L'HOMME

Je pensais que la joie ne pouvait surgir qu'après la fin de la douleur. Mais je me trompais. Je découvre que la joie peut naître dans le même geste que la peine, comme une vibration secrète à l'intérieur du chagrin. Ce n'est pas une joie qui efface : c'est une joie qui accompagne. Elle vient du fait que je ne suis plus seul. Elle vient du fait que le monde n'est pas définitivement muet. Elle vient de la chaleur de ce feu qui touche ma peau comme une preuve que je suis vivant. Je ne saurais pas la chanter, cette joie, car elle tremble avec ma voix ; mais je peux la reconnaître. Elle ne me soulève pas, elle me soutient. Et peut-être que cela suffit pour que je me tienne debout demain.

LA FLAMME

J'ai toujours été là, mais vos yeux m'attendaient ailleurs. Vous avez cherché les miracles dans la verticalité, le ciel soudain ouvert, les grandes illuminations. Mais je viens en largeur, je viens en profondeur, je viens par le dessous. Je n'éclate pas, je persévère. Je ne crie pas, je murmure. Je ne terrasse pas le tragique, je le transfigure. Et dans cette transfiguration, c'est vous qui changez d'allure. Je suis le feu des veilleurs, pas celui des conquérants. Lorsque l'homme reste éveillé dans la nuit du monde, je suis sa lumière. Et lorsque Dieu se penche sans éclat, je suis sa tendresse.

DIEU

Tu vois comme la joie commence à se glisser entre tes côtes. Elle ne cherche pas à s'imposer. Elle ne veut pas effacer ce qui fut. Elle ne demande qu'une place minuscule. Elle t'apprend que l'on peut sourire en pleurant, non par contradiction, mais par fidélité à tout ce qui continue. La joie tragique n'est pas un remède : c'est un compagnon. Elle n'exclut pas la peine : elle la rend respirable. Elle est comme la flamme : elle tremble et pourtant elle chauffe.

L'HOMME

Je n'aurais jamais cru que le monde puisse encore tenir debout. Et pourtant c'est moi qui me redresse. Je sens sous mes genoux la rugosité des pierres : elles me portent. Je sens dans mes doigts la chaleur du feu : elle m'ouvre la main. Je sens dans mon dos ta présence : elle me maintient. Tout reste fragile, tout peut s'effondrer à nouveau. Mais je ne suis plus couché dans la poussière. Je ne regarde plus la terre comme un tombeau. Je regarde droit devant.

LA FLAMME

Alors l'aube ne viendra pas sans toi. Elle ne tombera pas comme un cadeau du ciel. Elle sera ton œuvre avec Dieu, et la mienne avec vous deux. Lorsque vous marcherez dans le noir sans renier le noir, je serai vos pas. Lorsque vous tendrez les mains dans le froid du monde, je serai la chaleur qui répond. Lorsque vous parlerez au silence comme à un interlocuteur, je serai la parole qui se risque. Rien de cela n'est grandiose. Et pourtant, c'est ainsi que naissent les commencements.

DIEU

Ce commencement n'est pas la fin de la nuit. Ce commencement est la nuit qui consent à être traversée. Nous n'avons pas quitté les ruines : nous les habitons autrement. Et c'est déjà beaucoup.

L'HOMME

Je tends davantage la main vers la flamme et je sens le sang revenir dans mes doigts engourdis. La chair se réanime comme un territoire rendu à lui-même. Je regarde autour de moi : ces murs éventrés qui s'alignent en sillons, ces poutres comme des côtes arrachées à un géant

effondré. Et pourtant, pour la première fois, je distingue des différences entre les ombres. Certaines pierres gardent encore une chaleur, comme si elles n'avaient pas renoncé à se souvenir du soleil. Et d'autres, noircies, semblent prêtes à accueillir une nouvelle verticalité. Je ne sais pas reconstruire des maisons, mais je sais déjà que je peux poser ma main sur ces pierres sans trembler. Et cela signifie peut-être que le monde n'est pas perdu.

Je n'attends plus qu'il se répare. Je veux vivre assez pour l'habiter.

LA FLAMME

Il n'y a pas d'habitation sans attention. Là où ton regard se pose, quelque chose reprend forme. La matière a besoin de toi pour se rassembler ; tu as besoin d'elle pour ne pas te dissoudre. Cette pierre sous ta main sait désormais qu'elle est touchée par un vivant. Je suis le témoin de ce contact. Je suis le pont entre la matière meurtrie et la chair qui revient à elle. Dans ma lumière, tout reprend son nom lentement : un mur, une route, une porte, même détruite, garde la mémoire d'une orientation. Là où tout semblait chaos, il y a déjà des directions, des possibilités minuscules qui ne demandaient que ta présence pour s'éveiller.

DIEU

Le monde écoute l'homme lorsqu'il ne se détourne plus. C'est cela, être créature : non pas subir l'univers, mais y répondre. Tu pensais que la création était un événement révolu ; elle continue chaque fois que tu dis oui à ce qui reste. Les commencements véritables ne réapparaissent pas à coups de cataclysmes ou de prodiges, mais dans ces gestes qui réapprennent à toucher sans peur. Je ne suis pas le Dieu qui rétablit l'ordre ancien ; je suis celui qui soutient chaque geste qui refuse le renoncement.

Regarde : tu n'es plus celui qui survit ; tu deviens celui qui veille.

L'HOMME

Je comprends maintenant pourquoi je n'ai pas pu mourir avec les autres. Ce n'était pas un privilège, ni une punition. C'était une tâche laissée ouverte. Je dois porter leur silence, mais je ne le porterai plus comme une pierre au fond du ventre. Je le porterai comme une parole en attente de voix. Je ne veux pas que leurs noms deviennent poussière parmi la poussière. Je veux qu'ils soient des lignes dans ma marche, des souffles dans ma respiration. Je les sens derrière mon épaule, non comme une ombre froide, mais comme une présence qui tisse ma propre vie.

Ils ne me quittent plus : je les emmène.

LA FLAMME

Tu ne t'en rends pas encore compte, mais eux aussi t'emportent. La mémoire n'est pas un poids, c'est un échange. Lorsque tu te souviens, tu n'imposes pas ta vie aux morts : tu accueilles leur part d'immortel. Dans le souvenir brûle une étincelle de ce qu'ils étaient, et cette étincelle te traverse. Tu deviens le lieu où ils persistent. Je suis la forme lumineuse de cette persistance. Lorsque tu avances, je danse. Lorsque tu t'arrêtes, je veille. Lorsque tu souffres, je recueille la braise qui pourrait s'éteindre et je l'entretiens.

L'Esprit n'est pas ce qui plane : c'est ce qui continue.

DIEU

Tu n'as plus à chercher le sens dans les hauteurs. Il est déjà là, à même la terre. Le sens n'est pas un message venu d'ailleurs : c'est ta manière de répondre à ce qui t'arrive. Le tragique ne t'a pas privé de sens ; il t'a rendu au sens nu, celui qui ne dépend ni des dogmes ni des mirages, celui qui se construit à chaque pas dans un monde vulnérable. Je ne suis pas le Dieu des réponses, je suis le Dieu des chemins.

Et ton pas, même hésitant, me suffit pour être.

L'HOMME

Je suis surpris par mon propre corps. Je croyais qu'il ne me restait que la douleur ; mais il y a aussi une vigueur diffuse qui s'étire dans mes membres. Je touche mon genou pourtant meurtri, et il ne ploie pas. Mon dos se redresse presque sans que je l'ordonne. Je me découvre capable d'un déplacement dans cet espace qui me paralysait encore hier. Peut-être que vivre, c'est d'abord consentir à se déplacer, même d'un souffle, même d'un centimètre, même d'un regard. J'avance très peu, mais j'avance.

LA FLAMME

Le mouvement est déjà victoire. Chaque pas rallume une constellation enfouie dans la matière. La nuit n'est plus une fin, elle devient profondeur. Le sol n'est plus tombeau, il

devient passage. Et quand ton pied se pose, je suis cette étincelle qui dit oui à la terre. Ce oui-là n'efface pas la douleur : il lui donne un horizon.

L'horizon n'est pas là-bas : il est le mouvement de ta marche.

DIEU

Reste attentif à cette joie qui naît de rien. Elle est ton guide. Ce n'est pas l'euphorie des illusions ; c'est la paix d'une fidélité retrouvée. Tu es fidèle à la vie qui persiste. Et moi, je suis fidèle à toi. Rien n'est acquis, tout est à porter ; c'est pour cela que je suis là, que je te soutiens, que je ne me dérobe plus à ton regard. Chaque fois que tu avances, chaque fois que tu accueilles la brûlure douce de l'esprit, tu me fais exister autrement.

Je deviens Dieu en te voyant vivre. Alors nous avançons, ensemble, dans cette nuit qui s'ouvre.

L'HOMME

Je me lève lentement. Les jambes tremblent mais ne cèdent pas. Je pensais que me redresser exigerait une explosion de force, un cri, une déchirure, quelque chose de spectaculaire. Mais non. Je me lève comme on respire : avec effort, certes, mais avec une simplicité élémentaire. La poussière glisse de mes genoux. Mon regard atteint un peu plus haut dans l'obscurité. Je vois plus loin, pas beaucoup plus, juste quelques pas, mais ce peu suffit à agrandir le monde. Je sens le poids du ciel sur mes épaules, mais la main qui demeure sur mon épaule l'empêche de m'écraser. Je suis debout dans un lieu où l'on ne devrait plus pouvoir se tenir debout. Cette seule posture me paraît déjà une réponse.

LA FLAMME

Ton relèvement éclaire autant que je brûle. Je ne suis pas unique foyer ici : tu m'assistes. Chaque fois que tes muscles refusent l'effondrement, un feu reprend quelque part dans la nuit. Tu crois être seul à te tenir ainsi, mais d'autres veilleurs, ailleurs, se redressent au même moment. L'esprit circule de monde en monde, d'être en être, comme une braise invisible qui se communique. Vous ne vous voyez pas encore, mais vous êtes nombreux. Il n'y a pas qu'une flamme : il y en a mille, et chacune ignore la sœur qui brûle un peu plus loin. Je suis l'annonciation d'une communauté souterraine, non pas d'élus, mais de vivants.

DIEU

Regarde tes mains. Elles ne demandent plus, elles offrent. Elles ne sont plus des réceptacles

de douleur, mais des formes d'accueil. Tu ne t'agrippes plus au passé ; tu accompagnes ce qui vient. Ta posture n'est pas celle du mendiant ni du conquérant : elle est celle du gardien. Et moi, je suis gardien avec toi. Je ne commande plus la lumière, je la protège à tes côtés. Je ne régente plus le monde, je veille avec toi sur ce qui peut encore surgir. Voilà mon règne désormais : une veille partagée.

Je suis Dieu-veilleur. C'est ainsi que je me découvre, à la faveur de ton relèvement.

L'HOMME

J'entends quelque chose. D'abord un frémissement de poussière, puis un son plus ample, comme si le sol se souvenait d'avoir été vivant. Je n'ose pas appeler cela musique, c'est trop ténu, trop brut, trop proche de la matière. Mais ce n'est pas un bruit non plus. C'est une sorte d'accord fragile qui se forme entre les pierres, le vent, l'air froid. Peut-être que le monde parle ainsi quand il n'a plus de mots. Peut-être qu'il chante quand tout langage s'est écroulé.

Je me dis que si je reste assez longtemps à marcher dans cette nuit, j'apprendrai à l'écouter.

LA FLAMME

Tu entends la première vibration de la reprise. Rien ne repousse encore, mais tout prépare le terrain. Les pierres communiquent entre elles leur chaleur résiduelle. Le sol calcine son propre silence pour le rendre fertile. La nuit ajuste son souffle. Et cette musique ténue te rappelle que la vie ne part jamais sans laisser une adresse pour son retour. N'attends pas un printemps flamboyant : le premier signe est déjà là, dans ce frémissement que seule la veille perçoit.

DIEU

Le monde est un livre ravagé, mais lisible encore. Les pages sont brûlées, déchirées, manquantes, pourtant l'histoire persiste entre les lignes. Et tu as reçu la charge de continuer la lecture. Ce n'est pas un privilège, c'est un engagement. Je ne te demande pas de tout comprendre ; je te demande de ne pas fermer le livre. L'Esprit écrit encore, et tu es son encre. Dans tes gestes, dans ta manière de marcher sans renier ce qui fut, le sens se réinvente.

Tu n'es pas un survivant : tu es une phrase que le monde, malgré tout, continue d'écrire.

L'HOMME

Je sens que ma respiration se cale sur quelque chose de plus grand que moi. Ce n'est plus seulement l'instinct de ne pas mourir. C'est un désir, léger mais tenace, de sentir à nouveau

la douceur du monde contre mon visage. Les morts derrière moi me poussent, non pour que je fuie la tombe, mais pour que je sois leur pas manquant. Je ne marche pas seul. À chaque mouvement, je me sens augmenté par ceux que je croyais perdus. Je deviens un, avec une pluralité silencieuse.

Je suis vivant avec eux.

LA FLAMME

Et c'est là que la nuit devient veille. Vous ne dormez plus dans l'oubli : vous attendez avec lucidité. Vous n'espérez pas un salut venu d'ailleurs : vous accomplissez déjà le salut possible, qui est de persévérer. Je suis le feu des éveillés. Tant que vous veillerez, je brûlerai.

Et tant que je brûle, quelque chose veille sur le monde.

DIEU

Tu apprendras à entendre non seulement les pierres mais les étoiles, leur manière de ne pas tomber malgré la fatigue ancienne. Tu apprendras à lire la mer, même si elle n'est plus là, dans le glissement du vent contre les ruines. Tu apprendras à reconnaître le passage d'un oiseau avant même qu'il ne revienne. Les morts te parleront sans t'enfermer, la douleur te formera sans te dévorer, et la joie, encore timide, se tiendra prête à grandir au rythme de ta marche.

Le monde repart de toi.

L'HOMME

Je fais un pas. Puis un autre. Rien de grandiose, rien qui fasse trembler la terre. Mais ce mouvement minuscule remodèle l'horizon. Le monde, tout à l'heure figé dans le trauma, se redéploie autour de moi. Je croyais qu'il fallait un miracle pour sortir de l'effondrement. J'apprends que c'est l'effondrement lui-même qui devient passage quand je n'y demeure plus couché. Je me découvre à la fois lourd de l'histoire et léger de ce qui commence. Je sens l'ombre des morts marcher à mon rythme, non pour me retenir, mais pour me donner un équilibre nouveau. Je ne suis pas seul : une pluralité silencieuse me porte.

LA FLAMME

Ton déplacement est une célébration. Chaque pas inscrit une résistance dans la pierre. Le sol disait hier : « tout finit ». Aujourd'hui, par toi, il dit : « tout persiste ». Je suis la signature de

ce changement d'inclination. Tu avances, et la nuit recule juste assez pour que le monde n'ait plus peur de naître. La vie n'attend pas un drapeau ni un chant : elle attend la continuation du pas humain lorsque la raison de marcher s'est effondrée. Ce que tu fais, avancer dans la ruine, c'est écrire un avenir sans promesse, mais riche de présence.

DIEU

Tu m'apprends à marcher. J'en avais perdu l'usage, après trop d'altitude, trop de trônes, trop de certitudes verticales. Je découvre l'horizontalité : les toits manquent, les plafonds sont tombés, rien ne me sépare plus de la poussière. Je suis Dieu à hauteur de ton regard. J'avance avec toi, non devant, non au-dessus. Ma toute-puissance, je la perds à chaque pas ; mais je gagne autre chose : la grâce du compagnonnage. Je n'ai plus besoin d'être l'immobile qui juge, car je suis le marcheur qui partage.

Je ne te guide pas : je t'accompagne. Et c'est ainsi que je me révèle enfin.

L'HOMME

Je ne veux plus me demander pourquoi tout cela est arrivé. Les questions sur la cause, sur la faute, sur le destin... elles épuisent sans éclairer. La seule question qui reste vivante est : « Que faisons-nous de ce qui reste ? » Et ce que nous faisons, maintenant, c'est marcher. Mes pieds apprennent le sol autrement. Je n'avance pas pour fuir le désastre ; j'avance pour lui donner un après. Peut-être que le tragique n'est pas la fin de l'histoire, mais sa maturité. J'ai cessé d'espérer un monde sans nuit. J'espère une nuit qui écoute.

LA FLAMME

Et la nuit écoute déjà. Écoute comment l'air se réchauffe autour de vous. Écoute comment les pierres frémissent de votre passage. Elles savent que vous ne les laissez pas derrière comme une ruine inutile : vous les regardez, vous les touchez, et ce regard les relève du statut de décombres. Vous les réintégrez au monde. Ce n'est pas vous qui entrez dans la vie : c'est la vie qui vous rejoint dans chaque pierre que vous reconnaissez. La lumière ne s'étend pas, elle se transmet. Elle ne conquiert pas, elle circule.

Et je suis son mouvement.

DIEU

Au commencement, disait-on, était le Verbe : une parole qui ordonnait le monde et lui donnait

forme. Aujourd'hui, au recommencement, la parole est rare, et pourtant le monde se reforme. Peut-être que le Verbe n'a jamais été un ordre, mais une écoute. Peut-être que créer, c'est entendre le monde pour qu'il puisse répondre. Je ne suis plus le Dieu qui parle : je suis le Dieu qui reçoit ta parole quand elle surgit enfin. Je n'attends pas que tu m'adores ; j'attends ton adresse. Je suis Dieu parce que tu me parles, même en silence.

L'HOMME

Je pensais avoir tout perdu. Maintenant je pressens que tout ce que j'ai aimé est là, d'une façon qui me dépasse encore. Les morts ne sont plus derrière moi : ils avancent avec moi, leurs gestes invisibles deviennent le prolongement de mes propres gestes. Quand je tends la main, ils tendent la main. Quand j'ouvre les yeux, ils voient à travers les miens. Leur absence n'est plus un trou brutal : elle devient un espace habité.

Je ne suis plus un survivant : je suis une continuation.

LA FLAMME

Et c'est là que la joie grandit, sans bruit. Elle n'est pas sur ton visage, pas encore, mais elle est déjà dans ton pas. Joie tragique : joie avec les larmes, joie qui ne nie pas les corps ensevelis, joie qui se sait fragile comme ma danse. Mais joie qui s'affirme malgré tout, car elle sent que quelque chose se met en marche. Vous n'êtes qu'au seuil de la guérison et ce seuil est déjà une terre promise.

DIEU

Cette joie est notre demeure commune. Je ne suis plus dans les temples ni dans les dogmes : je suis dans la chaleur de cette marche. Je suis Dieu du pas suivant, Dieu de l'épaule qui soutient, Dieu du souffle qui ne s'interrompt pas. Les visages que tu m'avais donnés, je ne les renie pas mais regarde comme ils s'effacent devant un visage plus humble : celui qui avance avec toi, sans savoir encore où vous allez.

L'HOMME

Je ne veux plus m'arrêter. Pas par peur, mais par fidélité. Si je m'arrête, la nuit se refermera peut-être. Si je marche, elle restera ouverte. Tant que je bouge, je dis au monde : « je suis là ». Et le monde me répond déjà, par ces petits tremblements de lumière. J'irai tant que mes jambes me porteront. J'irai tant que ce feu me suivra. J'irai tant que cette main sur mon épaule me dira : « Nous continuons. »